

Introduction à la fin de la préhistoire en Afrique subsaharienne

M. Posnansky

L'une des conclusions principales des recherches archéologiques récentes en Afrique subsaharienne est que des peuples contemporains les uns des autres, ayant atteint des niveaux de développement technique très différents, ont vécu dans diverses parties de l'Afrique. L'Age de la pierre n'y a pas connu de fin uniforme, les techniques agricoles ont été adoptées à des périodes variables, et nombreuses sont les communautés auxquelles nous nous intéressons dans les chapitres à venir qui vivaient encore de chasse et de collecte, utilisant, jusqu'à la fin du premier millénaire de notre ère, une technologie caractéristique de l'Age de la pierre. Aucune société pourtant n'est restée statique et, dans la plupart des cas, des contacts culturels très intenses existèrent en dépit de distances parfois considérables. Paradoxalement, ces contacts furent singulièrement vifs à travers ce que l'on pourrait croire être une barrière des plus impénétrables, le désert du Sahara, et ils eurent un réel rôle unifiant pour l'histoire de l'Afrique.

Informations fournies par l'archéologie

Il est impossible de s'arrêter à une date précise pour clore la période que nous étudions, dans une aire pour laquelle nous ne disposons pas de dates historiques sûres. Les dates connues nous sont le plus souvent fournies par le carbone 14. Ces datations sont relativement sûres, mais la marge d'imprécision pour la période qui nous concerne ici peut atteindre plusieurs

siècles. Plutôt que de s'attacher à une date fixe pour la fin de cette période, les chapitres sur l'Afrique subsaharienne traitent essentiellement de ce que l'on appelle habituellement le « Néolithique » et le début de l'Age du fer. La période ainsi définie se termine aux alentours de l'an 1000 dans la plupart des régions. Le « Néolithique » est, en Afrique subsaharienne, un terme que l'on a utilisé autrefois de manière vague, pour désigner un certain type d'économie agricole. Le terme sert aussi à opérer des distinctions au sein d'ensembles d'instruments incluant des outils tranchants en pierre polie ou taillée, des poteries, et souvent aussi des meules de divers modèles. Il a souvent servi à ces deux fins à la fois. Les premières communautés d'agriculteurs ne se ressemblaient pas nécessairement par l'utilisation d'un jeu d'outils identiques. Des fouilles récentes effectuées dans maintes parties du continent ont établi à quel point des outils en silex taillé pouvaient traverser les millénaires; ils firent leur apparition pour la première fois chez les chasseurs-collecteurs de diverses régions d'Afrique il y a 7000 ou 8000 ans; des pièces analogues étaient sans doute encore utilisées dans certaines parties du bassin du Zaïre (Uelien) jusqu'à il y a moins de mille ans peut-être. La poterie semble de même avoir été en usage chez les chasseurs-cueilleurs vivant dans le voisinage d'agriculteurs bien avant que ces nouveaux utilisateurs deviennent eux-mêmes agriculteurs. Les meules qui se rencontrent pour la première fois en diverses régions d'Afrique, dans des sites de la fin de l'Age de la pierre, illustrent l'utilisation plus intensive des végétaux. Lorsque nous parlons de début de l'Age du fer, nous envisageons l'époque où l'on recourt durablement à une technologie fondée sur le fer, au lieu d'employer des outils en fer de loin en loin seulement. Dans l'ensemble, le début de l'Age du fer correspond, en Afrique subsaharienne, à l'apparition d'établissements à effectifs faibles, relativement dispersés, et non à la naissance d'Etats qui n'ont vu le jour qu'à la fin de l'Age du fer¹.

Il faut déplorer que nous en sachions si peu sur le type physique des habitants de l'Afrique au sud du Sahara. Il est certain qu'en Afrique occidentale des peuples présentant des traits physiques similaires à ceux de ces habitants actuels vivaient déjà dans ces contrées dès le dixième millénaire avant notre ère (Iwo-Eluru au Nigéria), et furent appelés « proto-négrides »². Des fragments de squelettes négrides ont aussi été décrits tant dans le Sahara qu'aux confins du Sahel et attribués à des périodes aussi reculées que le cinquième millénaire avant notre ère³. En Afrique australe, les ancêtres de nos contemporains, les chasseurs-collecteurs Khoïsans et des pasteurs-éleveurs de Namibie et du Botswana (San et Khoï-Khoï), étaient plus grands de taille que leurs descendants et vivaient dans des régions aussi septentrionales que la Zambie, pour certains d'entre eux, voire dans le bassin de la rivière Semliki dans l'est du Zaïre. On en a des preuves de choix en provenance des sites de Gwisho, en Zambie, où les panoplies d'outils, ainsi que le

1. M. POSNANSKY, 1972, pp.577-79.

2. D. BROTHWELL et T. SHAW, 1971, pp.221-27.

3. M.-C. CHAMLA, 1968.

régime alimentaire que l'on peut en inférer, font ressortir clairement que les peuples en question étaient des ancêtres des San; à un détail près: la taille moyenne de ce groupe d'il y a 4000 ans était plus élevée que celle des San actuels qui vivent immédiatement à l'ouest dans le Botswana⁴. Des fouilles effectuées essentiellement dans le Rift, au Kenya, ont produit certains restes de squelettes datant du sixième millénaire avant notre ère. Leakey (1936) les a identifiés comme plus proches des types physiques de la zone éthiopienne, que de ceux des populations bantuphones ou de langue nilotique. Mais ces études sont vieilles de près d'un demi-siècle et le dossier aurait dû être rouvert de longue date. Des travaux de biogénétique dus à Singer et Weiner⁵ ont prouvé que les San et les négrides sont plus proches les uns des autres qu'ils ne le sont de n'importe quel autre groupe extérieur, ce qui donne à penser qu'ils sont les descendants directs des occupants premiers de l'Afrique à l'Age de la pierre. Ils ont aussi mis en valeur l'homogénéité biologique des populations africaines de l'Afrique occidentale à l'Afrique du Sud; Hiernaux⁶, dans une étude pénétrante et très complète des données génétiques connues à présent, le plus souvent grâce à la généralisation de la recherche médicale en Afrique, a souligné le caractère composite de la plupart des populations africaines, ce qui atteste bien l'ampleur et la longue durée des brassages physiques et culturels dont le continent fut le théâtre au sud du Sahara. Seules les régions reculées, telles que le milieu forestier des Pygmées au Zaïre, ou celui des San dans le Kalahari, abritent des populations d'un type sensiblement différent, et les raisons de ces particularités doivent être recherchées dans leur isolement génétique. Dans des régions comme les confins du Sahel, le pourtour de l'Afrique au nord-est et Madagascar, on observe des croisements entre des populations noires et d'autres, indépendamment de celles du sud telles que les Malayo-Polynésiens à Madagascar, et des peuples proches de ceux du pourtour méditerranéen ou de l'Asie du Sud-Ouest, installés en Afrique du Nord-Est et au Sahara.

L'apport de la linguistique

Une vue claire de la situation linguistique est nécessaire si nous voulons pouvoir connaître les débuts de l'Age du fer en Afrique subsaharienne. La majorité des archéologues ont dû recourir à des données linguistiques pour interpréter leurs propres matériaux. Deux séries d'événements nous intéressent principalement durant la période que nous étudions. D'abord l'éclatement de la famille des langues congo-kordofaniennes, pour reprendre la terminologie de Greenberg⁷; puis la dispersion des peuples de langue bantu, qui constituent de nos jours les 90% du peuplement total au sud

4. C. GABEL. 1965.

5. R. SINGER et J.S. WEINER, 1963, pp. 168-176.

6. J. HIERNAUX, 1968 (a).

7. Voir volume I, chapitre 12.

d'une ligne allant du golfe du Benin au littoral de l'Afrique orientale à la hauteur de Malindi. Nous ne savons que peu de choses de la première série d'événements. Tout ce qu'il est possible d'en dire est que les langues kordofaniennes sont très anciennes, relativement nombreuses, souvent parlées par des groupes d'effectifs réduits quand ils ne sont pas minuscules, chaque langue étant différente de celle des voisins; leur totalité est présente dans ce qui est devenu la province du Kordofan moderne, avec une concentration principale autour du massif des monts Nuba. Les langues kordofaniennes se sont notablement séparées des langues nigéro-congolaises et sont, par ailleurs, isolées des autres groupes linguistiques environnants. On ne possède aucune indication utile sur l'époque de cette scission entre les langues kordofaniennes et les dialectes nigéro-congolais de la famille proto-congo-kordofanienne, sinon qu'elle fut sans doute antérieure au X^e ou au VIII^e millénaire avant notre ère.

La différenciation des langues nigéro-congolaises peut être rapprochée de l'expansion graduelle des peuples que la lente désertification du Sahara chassait du Sahel vers le sud. Painter⁸ a situé cette évolution entre -6000 et -3000, mais les opinions divergent. Armstrong⁹ a émis l'hypothèse que les langues du Nigeria méridional se seraient déjà formées il y a 10 000 ans, ce qui implique une migration vers le sud à une date bien plus reculée. Ces deux points de vue seraient réconciliés s'il était établi que certains locuteurs de langues nigéro-congolaises s'étaient détachés du tronc principal pour se retrouver ultérieurement isolés dans leur milieu sylvestre. Ils pourraient correspondre, sur le plan linguistique, aux habitants proto-négrides d'Iwo-Eluru. D'autres locuteurs, de parlars nigéro-congolais, auraient quitté le Sahel plus tardivement, après avoir déjà adopté un mode de vie agricole. Mais cette interprétation nous pose un problème, car il semble que les premiers producteurs de vivres du Sahel aient été des pasteurs et non pas des cultivateurs sur labours. La suggestion de Sutton, au chapitre 23¹⁰ permettrait de contourner cette difficulté. Il est établi que les pasteurs du Sahel possédaient des harpons et d'autres objets associés aux cultures lacustres et riveraines. Le morcellement linguistique au sein de la famille nigéro-congolaise semblerait toutefois être lié à l'isolement géographique de groupes différents, vivant principalement d'agriculture. Ce cloisonnement est intervenu à une date suffisamment ancienne pour que chaque composante de cette famille nigéro-congolaise acquière une haute spécificité linguistique.

Lorsque nous abordons les langues bantu, nous rencontrons une situation tout autre. Il existe aujourd'hui plus de 2 000 langues bantu en Afrique orientale, australe et centrale, qui ont certains éléments de vocabulaire et un cadre structurel communs, et sont par conséquent apparentées. Leurs similitudes ont été remarquées en 1862 par Bleek, qui leur donna le nom générique de Bantu: le terme *Bantu*, dont le singulier est *muntu*, signifie « homme »

8. C. PAINTER, 1966, pp. 58-66.

9. R.G. AMSTRONG, 1964.

10. J.E.G. SUTTON, 1974, pp. 527-46. J.E.G. SUTTON pense qu'un mode de vie aquatique a pu se généraliser à une époque de conditions hygrométriques et hydrographiques optimales, mode de vie dont les peuples nilo-sahariens originaires auraient été les agents.

dans le sens de personne humaine. Meinhof avait, dès 1889, reconnu que les langues bantu étaient apparentées à celles de l'Afrique occidentale, appelées en leur temps langues du Soudan occidental. Les diverses langues bantu n'ont jamais autant divergé les unes des autres que ne l'ont fait les langues de l'Afrique occidentale. On estime généralement que leur différenciation est un fait vieux de deux ou trois millénaires environ. De toutes les théories linguistiques qui veulent rendre compte de la séparation des langues bantu d'avec celles de l'Afrique occidentale, deux sont plus généralement acceptées. Joseph Greenberg¹¹ a abordé la question sous un angle macroscopique en étudiant l'ensemble des langues africaines à partir de données à la fois grammaticales et lexicales se rapportant à quelque 800 langues. Il a retenu dans chacune d'elles une moyenne d'environ 200 morphèmes ou termes nucléaires, qu'il tient pour les éléments de base du vocabulaire, à savoir l'espèce de mots qu'une mère enseigne à son enfant, les membres les plus simples, les parties du corps, les fonctions physiologiques naturelles comme manger, boire, uriner, etc., et les composantes apparentes de l'univers physique qui entoure l'enfant, telles que la terre, l'eau ou le feu. Ces mots nucléaires lui ont fait découvrir que les langues bantu étaient plus proches des autres langues d'Afrique occidentale que l'anglais ne l'est, par exemple, du proto-germanique. Il a calculé que 42 % du vocabulaire des langues bantu se retrouvent dans les langues d'Afrique occidentale les moins éloignées, au lieu de 34 % seulement des vocables anglais dans le proto-germanique dont les linguistes ont toujours souligné l'étroite parenté. Il en conclut alors que « le bantu ne constitue pas même une sous-famille génétique unique... mais qu'il appartient à l'une des sous-familles... Bénoué-Cross ou semi-bantu¹² ». Il a donc fermement situé le domaine originaire du bantu dans la région frontalière du Nigéria et du Cameroun. Le professeur Guthrie¹³, récemment décédé, avait fait des travaux microlinguistiques après s'être plongé pendant des années dans les études comparatives sur le domaine bantu dont il avait analysé quelque 350 langues et dialectes. Il avait isolé les radicaux de vocables apparentés choisis pour leur identité sémantique dans trois langues distinctes au moins. Il a constaté que sur les 2 400 séries de radicaux ainsi identifiés, 23 % étaient « généraux » à savoir qu'ils se caractérisaient par une très grande dispersion à travers le domaine bantu, tandis que 61 % d'entre eux étaient « spécifiques », propres à une aire particulière. A partir des séries générales, il a établi un « index du bantu commun », qui donnait le pourcentage de mots généraux présents dans chaque langue bantu. Les isoglosses (ou lignes reliant des points correspondants à des pourcentages identiques par rapport au bantu commun) ainsi obtenues délimitaient une zone nucléaire, où le taux de présence était supérieur à 50 %, situé dans les terres herbeuses du sud de la forêt du Zaïre qui s'étend entre les fleuves Zambèze et Zaïre. Il a supposé que le proto-bantu s'est développé dans cette zone nucléaire, l'éclatement initial, la différenciation du proto-bantu, se faisant au départ de cette zone

11. J.H. GREENBERG, 1966 *id.*, pp. 189-216.

12. J.H. GREENBERG, 1966 *op. cit.*, p. 7.

13. M. GUTHRIE, 1967-1971, Londres, pp. 20-50.

originaires. Il a conjecturé en outre l'existence de deux dialectes proto-bantu, le bantu oriental et le bantu occidental, avec un vocabulaire contenant plus de 60 % de ses termes apparentés spécifiques. Il a eu recours à certains vocables précis pour voir ce qu'aurait pu être l'environnement où le proto-bantu était employé et il a constaté que les mots signifiant « pêcher à la ligne », « canot », « rame » et « forger » étaient assez communs, tandis que le terme correspondant à « forêt » en proto-bantu désigne le fourré plutôt que la forêt dense. Il en a donc conclu que les peuples ayant parlé le proto-bantu auraient, avant leur dispersion, connu la métallurgie du fer, vécu au sud de la grande forêt proprement dite, et utilisé communément les embarcations et les voies d'eau. Selon ce schéma de Guthrie, les langues bantu du nord-ouest (celle de l'aire originaires chez Greenberg) ne dépassent pas les pourcentages de 11 %-18% dans son index bantu commun, et ne seraient donc que les descendants lointains du proto-bantu et non pas les ancêtres de toutes les langues bantu. Il a toutefois admis que, dans un passé très reculé, une population annonçant les Bantu avait vécu dans le bassin du Tchad-Chari. Oliver¹⁴ a donné une représentation diagrammatique de la théorie de Guthrie et posé l'hypothèse d'un petit groupe, qui aurait précédé les Bantu, utilisé des bateaux, et qui se serait déplacé lentement à travers la forêt vers les terres herbeuses du sud, où il serait devenu plus nombreux avant sa diaspora finale.

Si l'on s'accorde ainsi sur l'origine première des langues bantu en Afrique occidentale, les avis diffèrent à propos du centre de dispersion immédiat. Ehret¹⁵ et d'autres linguistes sont favorables aux thèses de Greenberg, dans l'ensemble, estimant que, pour des raisons spécifiquement linguistiques, la zone de plus grande diversité linguistique (celle, en l'occurrence, qui se situe au nord-est du domaine bantu principal) devrait avoir été celle de l'installation la plus ancienne. Ehret a par ailleurs recommandé que l'on pondère les pourcentages de Guthrie pour les radicaux qu'il retient, dans la mesure où certains d'entre eux devraient être plus significatifs que d'autres lorsqu'il s'agit de cerner le domaine originaires du bantu. En s'appuyant ainsi partiellement sur le vocabulaire de base attribué aux premiers locuteurs du bantu, Ehret pense que les Bantu originaires auraient vécu, il y a 1000 ans, dans la forêt où ils étaient cultivateurs et aussi pêcheurs. Dalby¹⁶, qui s'oppose vivement aux conclusions de Greenberg sur des points de détail, est l'auteur de la théorie d'une « ceinture de fragmentation » (Fragmentation Belt) en Afrique occidentale, là où se trouvent les Bantu. En dehors de cette frange, on constaterait une certaine uniformité qui contraste avec une grande diversité au-dedans. Ce serait l'indice de migrations ayant abouti à la dispersion des locuteurs de langues tant nigéro-congolaises que bantu. Les auteurs que la gageure d'une chronologie ne rebute pas ont situé l'expansion des Bantu dans une fourchette d'un millénaire, il y a deux ou trois mille ans; ils sont convenus que le fer était déjà connu de ceux qui se dispersèrent, et tous ont reconnu que cette expansion bantu aurait été rapide, sinon explosive aux yeux de certains.

14. R. OLIVER, 1966, pp.361-76.

15. C. EHRET, 1972, pp. 1-12.

16. D. DALBY, 1970, pp. 147-171.

Place de l'agriculture

Avant d'examiner la place du fer durant la dispersion des peuples, il reste à prendre en considération un autre facteur, l'agriculture. On lui accordera une étude détaillée sur une base régionale dans des chapitres ultérieurs, et on ne fera ici que certains commentaires généraux. On se souviendra que, dans un chapitre introductif comme celui-ci, on ne pourrait faire mieux que de procéder à des généralisations, le lecteur étant renvoyé, pour plus de précisions, aux conclusions du colloque de 1972 sur l'apparition de l'agriculture en Afrique¹⁷.

Qui dit agriculture dit une certaine maîtrise des approvisionnements en vivres et une existence relativement sédentaire contrastant avec les déplacements constants des chasseurs-collecteurs. Les effectifs des groupes auraient donc augmenté, et des structures plus complexes, sociales, puis politiques auraient pu se développer. L'agriculture, notamment celle qui se pratique sur des terres labourées, et l'horticulture impliquent une population plus dense et plus rassemblée. Les archéologues s'en remettent à des données à la fois directes et indirectes pour dire si une société fut agricole. Les preuves directes peuvent être des semences ou des graines, retrouvées dans un terrain de fouilles, ou provenir de techniques de recherche archéologique très évoluées, telles la flottation analytique ou encore la palynologie qui permet d'identifier les pollens fossilisés de plantes cultivées et les impressions de graines sur la poterie. Parmi les indices indirects ou d'appoint, il faut citer la découverte d'instruments destinés à cultiver ou à moissonner, ou encore à préparer des aliments à base de végétaux. Il faut déplorer que les conditions climatiques qui prédominent presque partout au sud du Sahara ne favorisent pas particulièrement la mise au jour de données directes. Les matières organiques abandonnées se décomposent normalement en l'espace de quelques jours. Les sols de la plupart des sites tropicaux contiennent des éléments aérobies qui nuisent à la conservation des pollens. Les sites où l'on trouve des pollens, tels les marais et lacs de haute altitude, sont trop éloignés des terres arables qui conviennent à la culture sur labours pour attester l'existence, autrefois, de l'agriculture¹⁸. La destination incertaine de nombreux outils et instruments agricoles fait également problème. Un couteau pour éplucher des végétaux peut servir pour d'autres usages; les meules peuvent être utilisées pour pulvériser l'ocre des peintures, ou pour piler et broyer des aliments non cultivés, et elles se rencontrent communément dans de nombreux gisements de la fin de l'Age de la pierre. De nombreux végétaux consommés en Afrique, dont les bananes, l'igname et d'autres tubercules, ne sont pas pollinifères et nombreuses aussi sont les cultures qui se pratiquent au moyen d'un bâton à fouir en bois, afin d'éviter d'endommager les racines. L'aliment proprement

17. J.R. HARLAN, 1975.

18. Il arrive cependant que des études palynologiques livrent des renseignements précieux, Comme ce fut le cas pour ce noyau prélevé à Pilkington Bay, sur le lac Victoria, qui témoigne d'une mutation de la végétation deux ou trois millénaires auparavant, lorsque les espèces sylvestres furent remplacées par des herbes, ce qui est l'indice d'un écobuage extensif postérieur à l'arrivée de populations agricoles (R.L. KENDALL et D.A. LIVINGSTONE, 1972: 380).

dit est souvent obtenu par concassage dans des mortiers au moyen d'un pilon; étant en bois, ils ne risquent guère de subsister longtemps dans les sols des régions où ils sont en usage. Les archéologues en sont donc réduits à s'appuyer sur des faisceaux de contingences pour inférer de l'existence d'établissements populeux: l'existence de pratiques agricoles, d'habitations apparemment durables, de l'utilisation de la poterie ou de l'ensevelissement des morts dans les nécropoles permanentes. Ainsi qu'il ressortira nettement du chapitre 26, les chasseurs-collecteurs d'Afrique vécurent parfois en communautés importantes; ils employaient souvent la poterie et allaient même, lorsque leurs pêches et autres activités spécialisées de chasse ou de ramassage d'aliments se révélaient d'un bon rapport, jusqu'à construire des habitations relativement permanentes, telles celles du Khartoum ancien et d'Ishango remontant à la fin de l'Age de la pierre. On peut seulement constater, en le regrettant, que les éléments en notre possession pour tirer au clair l'histoire des origines de l'agriculture en Afrique subsaharienne sont plutôt maigres, que nos conclusions ne sont que conjecturales. Avec le temps, grâce aussi à des techniques de fouille et de recherche améliorées et à l'intensification des études de botanique et de palynologie consacrées à la filiation génétique et à la répartition des plantes cultivées d'Afrique, nous aurons enfin à notre disposition des renseignements plus substantiels.

Jusqu'à la fin des années 1950, on avait plutôt coutume de supposer que l'apparition de l'agriculture n'avait été, dans la majeure partie de l'Afrique subsaharienne, qu'un événement assez tardif, contemporain en pratique de l'introduction de la technologie du fer partout, à l'exception de certaines parties occidentales de l'Afrique, et que cette innovation venue du sud-ouest de l'Asie s'était généralisée, atteignant la vallée du Nil et finalement le reste du continent. Des découvertes récentes faites au Sahara et ailleurs ne permettent toutefois plus de s'en tenir à un scénario aussi simple. C'est Murdock¹⁹ qui avait été le premier à mettre en cause cette vue traditionnelle sur les débuts de l'agriculture en Afrique, quand il a affirmé que les cultures de végétaux étaient apparues pour l'essentiel dans cette région de l'Afrique occidentale qui correspond au bassin supérieur du Niger et du Sénégal dans le Fouta Djalon. Quoique l'hypothèse de Murdock ne soit susceptible à présent que d'une corroboration très partielle, il est manifeste que les ignames, une certaine variété de riz (*Oryza glaberrima*), le sorgho, le palmier à huile et d'autres denrées premières moins importantes sont originaires d'Afrique occidentale. Le gros point d'interrogation n'en concerne pas moins la question de savoir si la consommation de ces aliments végétaux en Afrique occidentale y a suscité le développement précoce d'une agriculture qui ne devait rien à celle pratiquée hors d'Afrique. Certains archéologues²⁰ se sont faits les défenseurs convaincus d'une culture de végétaux centrée sur celle de l'igname, mais il est des raisons puissantes de refuser les preuves avancées à ce jour²¹. Il est évident que des villages comme Amekni ont existé en Afrique dès le sixième millénaire avant

19. J.P. MURDOCK, 1959.

20. O. DAVIES, 1962, pp.291-302.

21. M. POSNANSKY, 1969, pp.101-107.

notre ère, que des communautés sylvestres du Néolithique ont connu l'usage des palmiers à huile, des pois à vaches et d'autres denrées locales de cette sorte. Et aussi que le sorgho et certaines variétés de *pennisetum* (millet) sont, à l'état sauvage, fort répandus partout dans cette large ceinture de zones de végétation de la savane et du Sahel qui s'étend de l'Atlantique à l'Éthiopie. Il est patent aussi que l'Éthiopie possédait plusieurs denrées de base comme le tef et d'autres céréales, ainsi que le bananier sauvage non fructifère (*musa ensete*) et que l'agriculture y est apparue à une date très ancienne, vraisemblablement au moins dès le troisième millénaire avant notre ère. Encore que l'on ait des raisons de penser que l'agriculture était connue au Soudan dès le quatrième millénaire, la preuve directe la plus ancienne ne permet de la faire remonter qu'au second millénaire dans des sites comme ceux de Tichitt en Mauritanie et Kintampo dans le nord du Ghana²². Quant à l'élevage il pourrait, s'il est permis de se fier aux témoignages de l'art pariétal²³, dater du sixième millénaire et l'on a retrouvé des vestiges de bétail dans plusieurs sites sahéliens datés avec sûreté du début du quatrième millénaire.

Bien que les origines et le mode de développement de l'agriculture en Afrique soient encore en général largement controversés, on convient dans l'ensemble que, sauf pour certaines communautés rigoureusement localisées du Rift du Kenya qui auraient pu cultiver le millet, les débuts de l'agriculture pratiquée sur labours, à tout le moins dans la plupart des régions d'Afrique où l'on parle bantu, furent contemporains de la première apparition de la métallurgie du fer. Il est également admis assez communément que bon nombre des denrées de base consommées très anciennement en Afrique bantu, telles que la banane fructifère, le colocase (igname qui croît au milieu des cacaoyers), l'éleusine cultivée et le sorgho, y furent introduits finalement en passant par l'Afrique occidentale, ou encore, s'agissant des bananes, indirectement, depuis l'Asie du Sud-Est. Le bétail le plus ancien est chronologiquement antérieur à l'Âge du fer et se rencontre en Afrique de l'Est dès le début du premier millénaire avant notre ère et il semble bien, si l'on en croit la démonstration qu'en donne Parkington au chapitre 26, que le mouton était déjà parvenu jusqu'au Cap, en Afrique du Sud, dès le début du premier millénaire de cette ère. Il se pourrait que la diffusion de l'élevage ait eu des rapports avec la dispersion des sociétés lacustres et riveraines que décrit Sutton au chapitre 23, et l'on se souviendra des précisions très convaincantes qu'apporte Ehret²⁴ sur les interactions sociales qui produisirent l'influence des langues du Soudan central sur les langues bantu. Il a notamment décrit comment les Bantu ont emprunté à leurs voisins du Soudan central des mots pour la « vache » et des termes se rapportant à leur traite, en même temps vraisemblablement qu'ils avaient imité leurs méthodes d'élevage et de traite proprement dites. Sur la base des différences linguistiques observables chez les locuteurs de ce que l'on suppose être des langues proto-soudaniennes du centre, Ehret²⁵ conclut que les éleveurs

22. P.J. MUNSON et C. FLIGHT, dans J.R. HARLAN, 1975, *op. cit.*

23. F. MORI, 1972.

24. C. EHRET, 1967, pp. 1-17.

25. C. EHRET, 1973, pp. 1-71.

ont précédé les laboureurs. Il considère par ailleurs que ces échanges auraient pu avoir lieu pour la première fois vers le milieu du premier millénaire avant notre ère. Il suggère, de plus²⁶, que la contrée entourant le lac Tanganyika fut stratégique pour la dispersion ultérieure du groupe oriental des proto-Bantu, car elle convenait bien, tant pour la culture du sorgho et de l'éleusine que pour l'élevage. Ehret²⁷ a en outre fait remarquer que les mots qui désignent la houe et le sorgho en proto-bantu sont dérivés des langues du Soudan central, ce qui nous amène par conséquent à envisager la double éventualité d'une interaction sociale entre les peuples nilo-sahariens et les ancêtres des Bantu et de la diffusion vers le sud d'une agriculture pratiquée au moyen de la houe ainsi que de la culture du sorgho et, ce, notamment, en direction des pays occupés par les Bantu. Bien qu'il ait pu y avoir, vers le premier millénaire avant notre ère, une certaine expansion démographique consécutive à cette évolution, les découvertes des archéologues, décrites dans les chapitres ultérieurs, montrent bien que l'expansion principale des peuples d'agriculteurs fut un phénomène datant du premier millénaire de notre ère dans la majeure partie de l'Afrique Bantu.

Le fer

Il importe, lors de toute discussion sur la conquête ancienne de l'Afrique australe par des peuples agricoles, de se pencher sur l'origine et la diffusion de la métallurgie du fer. Lorsqu'il s'agit de nettoyer fourrés et taillis, lisières et bois, un outil tranchant est l'instrument le plus commode. L'homme de l'Age de la pierre n'en possédait pas et, quand bien même les hachereaux de pierre taillée et polie des industries « néolithiques » pouvaient lui permettre d'abattre des arbres et en tout cas de travailler le bois, ils ne valaient pas à l'usage les universels coupe-coupe, machettes en fer et autres « panga » à tout faire dont on dispose aujourd'hui. L'Afrique subsaharienne n'a pas connu d'Age du bronze. L'utilisation du cuivre est attestée pour la première fois en Mauritanie et semble avoir été tributaire de l'exploitation d'un infime gisement de cuivre, aux alentours d'Akjoujt, soit par des Maghrébins, soit par des gens qui auraient été en contact avec les peuples de l'Age du bronze de l'Afrique du Nord-Ouest. Les traces les plus anciennes d'un travail du cuivre datent d'une période située entre le IX^e et le V^e siècle avant notre ère²⁸ et ne précèdent donc que de peu les premiers vestiges d'un travail du fer attestés en Afrique occidentale, à Taruga, dans le plateau de Jos au Nigéria, où ils remontent au V^e ou au IV^e siècle avant notre ère.

La spéculation est en fait allée grand train et il faut insister ici sur le caractère conjectural des arguments avancés puisqu'il n'existe pour ainsi dire pas de données qui ne soient discutables sur les fourneaux et soufflets anciens, lorsqu'il est question de voir comment la métallurgie du fer est apparue en

26. C. EHRET, 1973, *op. cit.*, p. 14.

27. C. EHRET, 1973, *op. cit.*, p. 5.

28. N. LAMBERT, 1970.

Afrique. Diverses écoles de pensée proposent des schémas, tous recevables, mais aucune n'a encore pu établir qu'elle détient la vérité. La plus ancienne avait affirmé que la métallurgie du fer se serait généralisée depuis la vallée du Nil, en particulier depuis Méroé, que Sayce²⁹ baptisa la « Birmingham de l'Afrique ». Trigger³⁰ a signalé plus récemment que les objets en fer sont relativement rares en Nubie jusqu'en -400 et que, même par la suite, seules de petites pièces, tels certains ornements légers, caractérisent la période méroïtique. Tylecote³¹ a fermement affirmé qu'il n'y a pas la moindre trace de *fonte* du fer à Méroé jusqu'en 200 avant notre ère. En Egypte, où des objets en fer se retrouvent néanmoins à l'occasion dans des gisements plus anciens, acquis vraisemblablement par échange, ou fabriqués avec des météores, ils ne deviennent importants qu'après le VII^e siècle avant notre ère³². Les objets en fer météorique s'obtenaient par des méthodes laborieuses utilisées plus souvent pour le travail de la pierre³³. Il n'existe toutefois pas de preuve irréfutable d'une diffusion de la métallurgie du fer de la vallée du Nil vers l'ouest ou le sud.

En Ethiopie, où on le trouve au V^e siècle dans plusieurs centres axoumites comme Yeha, le métal provenait sans doute d'Arabie, ce que confirmeraient les motifs qui ornent les fers à marquer le bétail à moins qu'il ne provienne de l'un de ces ports sur la mer Rouge, de l'époque ptolémaïque, comme Adoulis, avec lesquels ces centres étaient en rapport. Se fondant sur un fourneau trouvé à Méroé, Williams³⁴ a émis l'hypothèse que le fourneau courant consistait en une cuve assez étroite, où l'air circulait envoyé par des soufflets. Il en déduit que la grande extension actuelle de ces fourneaux révèle l'importance de la vallée du Nil comme foyer de dispersion initial. D'autre part, on trouve dans les régions de hauts-plateaux du Borkou-Ennedi-Tibesti, au Sahara, des gravures et peintures de guerriers armés de boucliers et de lances que l'on qualifie de « libyco-berbères », alors que d'autres présentent assurément des affinités avec les styles de la vallée du Nil. On ne connaît cependant que très peu de peintures de cette nature dont la datation soit sûre et, lorsqu'il est possible de les dater, elles semblent postérieures aux matériaux métallurgiques les plus anciens du Nigéria.

La découverte de sites attestant l'ancienne présence de la métallurgie du fer au Nigeria attira des spécialistes sur l'éventualité de son origine en Afrique du Nord. Les Phéniciens amenèrent la technologie du fer depuis le Levant jusque dans certains ports de la côte de l'Afrique du Nord durant la première partie du premier millénaire avant notre ère. La répartition géographique, de la côte de Tripolitaine jusqu'au Nil moyen en passant par le Tassili et le Hoggar, et des côtes du Maroc jusqu'en Mauritanie, des peintures et gravures où sont représentés des chariots à roues tirés par des chevaux, est

29. A.H. SAYCE, 1912, pp. 53-65.

30. B.G. TRIGGER, 1969, pp. 23-50.

31. R.F. TYLECOTE, 1970, pp. 67-72.

32. Position absolument opposée à ce point de vue dans C. A. DIOP, 1973, pp. 532-547.

33. R.J. FORBES, 1950; *id.*, 1954, pp. 572-99.

34. D. WILLIAMS, 1969, pp. 62-80.

l'indication de contacts certains entre l'Afrique du Nord et le Sahara dès le milieu du premier millénaire avant notre ère. Les chariots et les chevaux sont indiscutablement des innovations extérieures au Sahara, et Lhote³⁵ était allé jusqu'à suggérer que ces chevaux évoquaient la mer Egée par leur galop ailé. Connah³⁶ ayant constaté que la métallurgie du fer est tardive aux alentours du lac Tchad, où elle ne remonte à Daima qu'aux environs de l'an 500 de notre ère, précisément dans le corridor par où seraient parvenues les influences de la vallée du Nil, en déduit que le fer serait arrivé du nord. Sinon on aurait dû en retrouver des vestiges attestant sa présence dans la région du Tchad à une date antérieure à celle où on en trouve dans les plateaux de Jos. D'autres dates relativement anciennes, sont associées à la métallurgie du fer au Ghana, à Hani (130 ± 80), et au Sénégal. Il est certes tout aussi concevable que la métallurgie du fer ait atteint la Mauritanie depuis l'Afrique du Nord, dans le sillage des façonneurs de cuivre, pour progresser ensuite en suivant la ceinture soudanienne vers l'ouest et le sud, bien que dans ce cas les sites du Sénégal et de Mauritanie devraient logiquement être antérieurs à ceux du Nigeria. Il est évidemment possible aussi de conjecturer des cheminements multiples par lesquels la métallurgie du fer aurait pu arriver en Afrique tropicale, l'un vers la Mauritanie depuis l'Afrique du Nord, un autre vers le Nigeria à travers le Sahara, un autre encore par la mer Rouge vers l'Ethiopie, ainsi que d'autres aussi depuis les pays de la mer Rouge, l'Inde et l'Asie du Sud-Est, vers l'Afrique de l'Est par la côte orientale du continent.

On a récemment suggéré que la métallurgie du fer a pu naître en Afrique même. C.A. Diop³⁷ est un partisan acharné de cette thèse que reprend le Dr Wai Andah dans le chapitre 24 de ce volume. L'argument principal en faveur d'une telle innovation en Afrique même est que les archéologues ont pendant trop longtemps cherché les vestiges de la métallurgie du fer en se référant au modèle méditerranéen, alors que la manière locale de travailler le fer a pu être fort différente en Afrique. Il faut, pour fondre le fer, des températures élevées — jusqu'à 1150° C pour transformer le minerai en loupe au lieu des 1100° C qui correspondent au point de fusion du cuivre — ainsi que certaines connaissances en chimie, puisque le fer s'obtient en ajoutant du carbone et de l'oxygène au minerai en cours de fusion. Ceux qui affirment que la métallurgie du fer a été une invention unique, ponctuelle, avancent que le savoir spécialisé requis a été conquis par expérimentation à partir des techniques utilisées pour le cuivre et le bronze et la cuisson au four des poteries. Ils font valoir ensuite que la chronologie corrobore leurs dires en ce sens que l'on ne manque pas de preuves de l'existence de la métallurgie du fer en Anatolie dès le début du second millénaire avant notre ère, alors que ces techniques restent rares dans le reste de l'Asie occidentale jusqu'au tournant du premier millénaire. Mais les défenseurs de l'invention en Afrique rétorquent que la fonte du minerai a pu être découverte à l'occasion de la cuisson des poteries dans une fosse, et que les minerais des latérites africaines se laissent traiter

35. H. LHOÏTE, 1953, pp. 1138-1228.

36. G. CONNAH, 1969 (a), pp. 30-36.

37. C.A. DIOP, 1968, pp. 10-38.

plus aisément et sont d'un emploi plus facile que ceux des roches dures du Moyen-Orient. Enfin, on fait ressortir que dans la mesure où de nombreux sites où l'on travaillait le fer à une date ancienne en Afrique occidentale, dont ceux de la culture de Nok ou ceux de Haute-Volta, livrent simultanément des outils en pierre, il nous faut réserver notre jugement et envisager que cette première métallurgie du fer a pu exister dans des contextes rappelant pour le reste la fin de l'Age de la pierre. Les fours, récents semble-t-il, en cours de prospection au Congo n'apportent malheureusement pas de précisions nouvelles et ne donneront probablement jamais de traces de production de la première époque. Mais, trouvés et datés, ils indiqueraient éventuellement la route du fer entre le Shaba et la mer et quelques dates de cette progression tardive.

Il est malheureusement impossible de prouver entièrement la validité d'aucune des théories relatives aux origines de la métallurgie du fer. Aucun des sites où l'on a trouvé des fours à fonte anciens ne renseigne suffisamment sur leur nature et moins encore sur les types de soufflets employés. Trop peu de sites comportant un four ont été fouillés à ce jour, et il est évident que le tableau de nos connaissances restera approximatif jusqu'à ce que l'on en ait découvert d'autres et que la recherche ait progressé. De vastes régions attendent toujours d'être explorées. Les emplacements où l'on fondait le fer étant souvent assez éloignés des sites habités, ils ne sont détectés qu'à la faveur d'un hasard heureux. Les prospections au moyen de magnétomètres à protons pourraient accélérer le rythme des découvertes, à ceci près que l'une des caractéristiques des fours destinés à la fonte du minerai de fer est qu'il est exceptionnel, où que ce soit, d'en retrouver qu'il soit possible de reconstituer. On ne connaît encore, dans l'ensemble, que bien trop peu de sites datant du début de l'Age du fer pour pouvoir seulement dire avec quelque certitude quand la métallurgie du fer fut introduite dans les diverses régions de l'Afrique tropicale. Ainsi, on avait cru au début des années soixante qu'elle n'était apparue en Afrique de l'Est qu'aux alentours de l'an 1000 de notre ère, mais on sait maintenant qu'il faut encore remonter dans le passé de 750 années de plus. Il en va de même pour le Ghana où, avant la découverte du four de Hani qui date du II^e siècle de notre ère, on citait généralement l'année 900 de notre ère environ. Il est néanmoins possible de tirer certaines conclusions. Premièrement, on dispose de fort peu de preuves de contacts directs entre la vallée du Nil et l'Afrique occidentale, en sorte que la thèse selon laquelle Méroé aurait été un centre de dispersion est la moins bien attestée de toutes. Deuxièmement, on ne dispose d'aucune donnée certaine étayant la pratique de la cuisson des poteries au four ou dans une fosse avant le début de notre ère, en Afrique occidentale, et les données ethnographiques avancées à l'appui d'un développement endogène de la métallurgie du fer dans le continent n'ont toujours pas reçu de présentation systématique et ne se rapportent, dans le meilleur des cas, qu'à des situations du deuxième millénaire de notre ère, ce qui nous condamne à une regrettable prudence lorsqu'il s'agit de ses origines. Les maigres données en notre possession confirment que les sites connus en Afrique occidentale sont de date plus ancienne que ceux d'Afrique orientale ou centrale, ce qui confirmerait plutôt l'idée que c'est d'Afrique

occidentale que cette technique s'est répandue vers le sud et vers l'est. La métallurgie du fer s'est généralisée très vite, ce dont témoignent les dates les plus anciennes où elle est attestée en Afrique du Sud³⁸ voisines de l'an 400 de notre ère, et donc postérieures de quelques siècles seulement à celles de l'Afrique occidentale à des dates correspondantes.

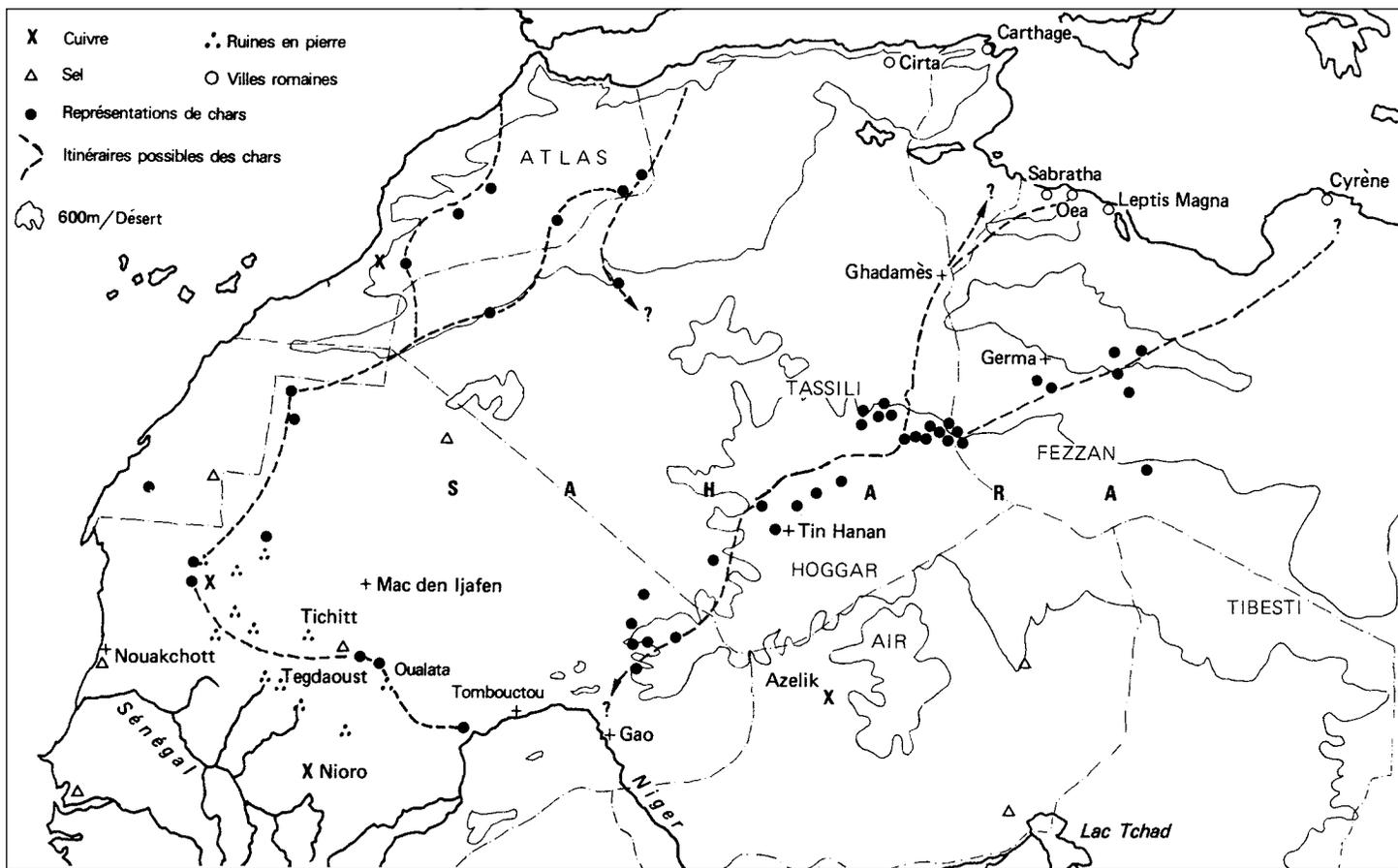
Cette diffusion rapide de la métallurgie du fer, que d'aucuns qualifiaient même d'explosive, cadre bien avec ce que nous apprend la linguistique. Les données archéologiques en provenance d'Afrique orientale et centrale ne contredisent pas cette vue. La poterie du début de l'Age du fer trouvée en Afrique tropicale présente des similitudes formelles et décoratives qui ne s'expliquent que si l'on admet une provenance commune pour ces différents articles (Soper, 1971, pour l'Afrique orientale, et Huffman, 1970, pour l'Afrique australe). A ces ressemblances initiales se seront ajoutées les marques de forts particularismes régionaux. Cette tendance est particulièrement reconnaissable en Zambie (Phillipson, 1968) où la poterie de l'Age du fer a sans doute fait l'objet d'études plus méthodiques qu'ailleurs en Afrique tropicale. Ehret³⁹, parti de données linguistiques, pense qu'il y eut un éparpillement assez lâche de « communautés indépendantes mais en situation de s'influencer mutuellement » coexistant avec des chasseurs-collecteurs non assimilés. Cette hypothèse est compatible avec ce que disent les archéologues. A mesure que ces communautés bantu s'adaptaient à leurs environnements spécifiques, elles cessèrent d'avoir des rapports aussi fréquents avec des groupes plus lointains, et la langue et la culture des uns et des autres commencèrent à diverger.

Échanges entre les régions du continent

Il convient aussi d'insister sur cet autre facteur de l'histoire de l'Afrique tropicale, durant cette période, à savoir l'influence durable et croissante qu'exerça l'Afrique du Nord sur la ceinture soudanienne. Parler d'influence pourrait, en fait, prêter à confusion, car les marchandises et les idées s'échangeaient en réalité dans les deux sens. Ainsi qu'il a été dit dans les chapitres précédents, le Sahara ne fut ni un obstacle ni un espace mort, mais une région ayant son histoire particulière, riche, dont il reste à démêler bien des fils. Dans ce désert, la population était peu dense, nomade, et consistait sans doute principalement en pasteurs qui se déplaçaient entre le désert et les hauts plateaux comme le Hoggar, le Tassili, le Tibesti, et allaient vers le nord ou vers le sud de la ceinture sahélienne selon ce qu'exigeait la saison. Il est tout aussi difficile de donner une idée quantitative des contacts qui eurent lieu réellement que de décrire leur ampleur et leurs effets, encore que les travaux effectués dans la zone soudanienne par les archéologues durant ces dernières années aient manifestement établi la réalité de tels

38. R.J. MASON, 1974, pp. 211-125.

39. C. EHRET, *op. cit.*, 1973, p. 24.



contacts, tant indirects, comme ceux liés au nomadisme, que directs, nés des échanges commerciaux et de l'exploitation des minéraux⁴⁰. Ce que nous en savons provient de textes de l'Antiquité, de peintures et de gravures pariétales du Sahara, et du résultat de fouilles archéologiques. Si certaines pièces versées au dossier ont déjà été mentionnées dans le volume I et dans certains chapitres précédents, il n'est pas inutile à ce stade de les résumer.

Mais avant de traiter de l'information que contiennent les textes sur les relations tissées à travers le Sahara, il est nécessaire de rappeler les deux contacts maritimes qui auraient été établis entre la Méditerranée et l'Afrique occidentale. Le premier d'entre eux fut cette circumnavigation de près de trois années que des marins phéniciens auraient effectué au service de Nékaou. La relation de ce voyage, examinée au chapitre 4, nous vient d'Hérodote, qui ne lui accorde pas trop de crédit parce que les marins disaient avoir navigué en maintenant le soleil sur leur droite; alors que c'est là précisément ce qui nous incline à la tenir pour véridique. Les rares détails contenus dans les sources écrites rendent toute vérification impossible. Il est significatif que le géographe Strabon et d'autres auteurs anciens aient refusé de tenir compte de ce récit. Il semble bien pourtant qu'un voyage eut lieu, mais il n'est pas certain que ce fut un périple autour de l'Afrique. Mauny (1960) a estimé fort improbable que les lentes embarcations à rames dont disposait l'Égypte aient pu lutter contre les courants qu'il faut surmonter, soit au Cap, soit le long des côtes occidentales de l'Afrique, où ils eussent de surcroît connu les pires difficultés pour se ravitailler en eau et en vivres le long d'un littoral souvent aride, alors qu'il leur eût fallu remonter vers le nord pendant des mois et non pas des semaines seulement⁴¹. Les détails secondaires ne manquent pas pour infirmer la réalité de ce périple. Le second voyage est attribué au Carthaginois Hannon. La légende qui en est donnée dans un *Périple* est pleine d'exagérations⁴² et de fantaisie et ses précisions topographiques sont ambiguës et souvent contradictoires. Il s'est néanmoins trouvé des auteurs nombreux pour prendre l'histoire au sérieux et suggérer que la description d'une montagne enflammée se rapporte soit au mont Cameroun en éruption, soit à des feux de brousse dans la Sierra Leone, la mention d'hommes poilus appelés « gorilles » dans le *Périple* ayant été prise à la lettre comme étant la première description du gorille⁴³. Les recherches que Germain (1957) a

40. Sans doute ne faut-il pas céder sur ce point à une vision grossissante de quelques résultats acquis.

41. Au cours d'un Colloque tenu à Dakar en janvier 1976 (Afrique noire et monde méditerranéen dans l'Antiquité), M. Raoul LONIS a présenté une communication importante dans ce domaine: les conditions de la navigation sur la côte atlantique de l'Afrique dans l'Antiquité: le problème du « retour ». En s'appuyant sur une documentation importante, écrite ou iconographique. M. LONIS s'est employé à démontrer que la thèse de R. MAUNY était probablement formulée de manière trop absolue et que les navires de l'Antiquité étaient parfaitement en mesure, techniquement, d'effectuer le voyage sud-nord le long des côtes africaines.

42. Il est dit par exemple de sa flotte qu'elle était forte de 600 bâtiments qui auraient contenu des passagers et un équipage de 30 000 personnes au total.

43. V. REYNOLDS, 1967, soutient que les auteurs de l'Antiquité connaissaient les babouins, que ces créatures étaient des singes qui ne leur étaient pas familiers, et qu'il était fort possible que le domaine du gorille qui est de même taille que l'homme, ce qui n'est pas vrai du chimpanzé, se soit autrefois étendu vers l'ouest aussi loin que la Sierra Leone.

consacrées au contexte et aux détails textuels du *Périple* nous amèneraient en revanche à en rejeter l'authenticité, et à y voir pour l'essentiel un faux datant de la fin de l'Antiquité. Mais Ferguson⁴⁴, qui n'ignorait pas les objections de Germain et qui connaît la géographie de l'Afrique occidentale, a estimé que le voyage eut bien lieu et que l'estuaire du Gabon fut le point le plus éloigné de cette navigation. Mauny (1960) a précisé que les arguments de fait qu'il avançait contre le périple de l'époque de Nékaos restent vrais aussi bien que contre celui de Hannon. S'ils furent réellement effectués tous deux, il est en tout cas certain qu'ils n'eurent aucune influence en Afrique occidentale. Les fouilles n'ont livré nulle part le long de la côte occidentale de l'Afrique d'objets carthaginois, phéniciens ou égyptiens, de provenance certaine ou de date sûre et d'authenticité prouvée.

Il est certain que les Carthaginois arrivaient à se procurer de l'or sur la côte atlantique du Maroc, ainsi qu'il ressort de la relation qu'Hérodote donne du « troc silencieux », mais il est douteux que des marins de l'Antiquité soient parvenus plus loin, vers le sud, que l'embouchure du Sénégal, dont Warmington⁴⁵ a dit qu'il pourrait être ce « Bambotum » mentionné par Polybe, un écrivain grec de la fin du II^e siècle qui travaillait pour les Romains. Cette attribution pourrait elle-même être discutée. Les documents de l'époque disent le plus souvent des Carthaginois qu'ils ont au plus haut degré le sens du secret commercial, et il est donc probable que s'ils avaient réussi un voyage d'exploration ou de commerce, ils ne s'en seraient pas vantés pour éviter d'en faire profiter leurs concurrents. Rien ne prouve qu'ils se soient aventurés par voie de terre plus au sud que les Romains dont les contacts actifs semblent, sauf pour les expéditions de Septimus Flaccus et de Julius Maternus en l'an 70 de notre ère, n'avoir pas dépassé le Hoggar. On trouve dans les textes classiques des références aux déplacements des Garamantes dont rien, toutefois, n'indique qu'ils aient affecté des contrées plus méridionales que le Fezzan.

L'air pariétal et le produit des fouilles archéologiques sont à l'origine d'une documentation bien plus riche sur les échanges de l'époque préislamique. L'art fait ressortir l'existence de voies de communication avec la ceinture soudanienne dès -500. La « légende des Nasamons » que l'on trouve chez Hérodote est peut-être le récit écrit d'un voyage réel dans une contrée qui fut apparemment celle du Niger. D'un plus grand intérêt dans ce récit est la mention d'une « cité nègre » que Ferguson⁴⁶ a cru pouvoir situer dans la région de Tombouctou. Les dessins représentent, le plus souvent, des chariots ou des chars, parfois précédés d'un attelage de chevaux ou de bœufs⁴⁷. Lhote (1953) a remarqué qu'il n'y avait pas de chariots dans l'Aïr et le Tibesti sauf aux alentours du Fezzan. Les représentations de bœufs se trouvent, pour la plupart, sur l'itinéraire occidental. Mais mieux vaut sans

44. J. FERGUSON, 1969, pp. 1-25.

45. B.H. WARMINGTON, 1969.

46. J. FERGUSON, 1969, *op. cit.*, p. 10.

47. P.J. MUNSON, 1969, pp. 62-63.

doute ne pas tirer trop de conclusions de ces dessins de chariots. Daniels⁴⁸ a proposé d'y voir « l'usage largement répandu d'un véhicule de type banal plutôt que des indications relatives à quelque réseau complexe de voies à travers le Sahara ». Lorsqu'une datation est possible, et elle l'est dans le cas de villages du Néolithique tardif⁴⁹, ils remontent à la période -1100 -400. Cet art nous force à admettre que les voies sahariennes ont dû être praticables pour les chevaux, les bœufs et, à coup sûr, pour ce quadrupède à l'aise partout qu'est l'âne. L'itinéraire par l'est apparaît plus fortement regroupé dans le Tassili, et Lhote a signalé qu'il a pu aboutir éventuellement à des points terminaux sur la côte de Tripolitaine tels que Leptis Magna, Oea et Sabratha. Bovill⁵⁰, constatant que les trois villes d'origine carthaginoise sont plus rapprochées l'une de l'autre que l'on ne s'y attendrait à en juger par les ressources naturelles de la côte ou de l'arrière-pays immédiat, estime qu'elles étaient le point de départ de l'itinéraire suivi par les Garamantes en direction du Fezzan. On considère que les « escarboucles », qui étaient peut-être une variété de calcédoine dont on faisait des perles, furent avec les émeraudes et des pierres semi-précieuses aussi⁵¹, l'une des raisons d'être de ce trafic. Les esclaves, quoique d'importance secondaire à cette période, ont pu en être une autre, car des squelettes d'Africains ont été retrouvés dans des nécropoles puniques et les armées de Carthage comptaient assurément des soldats africains. Parmi les autres objets de ce trafic on trouve aussi des produits tropicaux comme la civette, les œufs et les plumes d'autruche.

Précédemment, dans ce chapitre, nous avons examiné les données se rapportant au travail du cuivre en Mauritanie, et les fouilles archéologiques tendraient à faire accorder une importance directe plus grande à l'itinéraire occidental qu'à celui qui traverse le Tassili dans l'est. L'exploitation du cuivre a pu stimuler, à la même époque, le travail de l'or plus au sud. L'étude des mégalithes de Sénégalie, mentionnée au chapitre 24, a montré que l'or et le fer y étaient déjà bien connus avant la naissance de l'ancien royaume du Ghana et qu'ils avaient fort bien pu être l'un des facteurs de son essor. Mauny⁵² a relevé que les termes désignant l'or (« urus ») en wolof, en sérère et en dioula, dans le Soudan occidental, sont proches du punique « haras », et il est concevable que des prospecteurs encouragés par le commerce de l'or sur la côte atlantique du Maroc se soient enfoncés vers le sud pour y exploiter les gisements connus en Mauritanie, et qu'ils y aient ainsi répandu leur propre terminologie. Les trouvailles faites dans les tumulus du Sénégal prouvent abondamment l'existence d'une influence maghrébine, et il faut en déduire que les échanges commerciaux se seront progressivement accrus après leur institution initiale au premier ou au deuxième millénaire avant notre ère. Il est même possible que les chameaux aient servi de bêtes de trait sur l'itinéraire occidental de ce trafic avant même l'arrivée des Arabes, à la fin du VIII^e

48. C.M. DANIELS, 1970.

49. P.J. MUNSON, 1969, *op. cit.*, p. 62.

50. E.W. BOVILL, 1968.

51. B.H. WARMINGTON, 1969, *op. cit.*, p. 66.

52. R. MAUNY, 1952, pp. 545-95.

siècle de notre ère, car ils étaient déjà connus en Afrique du Nord depuis au moins le I^{er} siècle avant notre ère, puisque César signala leur capture en -46, et fort répandus dès le IV^e de notre ère. Les richesses étalées par ceux qui élevèrent les tumulus et les mégalithes des pays de la Sénégambie et de la Haute-Volta⁵³ vers l'an 1000, sont peut-être ce qui permet le mieux de prendre la mesure de la réalité et de l'ampleur du commerce pré-islamique. Mais il restera difficile, en attendant que de nouvelles recherches archéologiques soient entreprises, de connaître l'ancienneté exacte de ce trafic ou l'importance réelle des contacts extérieurs.

Au demeurant, particulièrement dans le domaine des contacts entre régions, l'essentiel de l'information fournie ne permet guère de dépasser le stade des prudentes hypothèses. L'existence de mégalithes anciens en Centrafrique, dans la région de Bouar, d'autres pierres fichées en terre, dans bien d'autres régions d'Afrique, nécessite, par exemple, une patiente enquête sur le mégalithisme.

53. M. POSNANSKY, 1973 (a), pp. 149-62.